eux-mêmes. Ce n'est pourtant pas le moyen de se faire croire.

—Mais, si vous interrompez toujours, dit M. Martineau, vous ne comprendriez rien et vous finirez par trouver noir ce qui est blanc et blanc ce qui est noir. Ecoutez, je vous prie :

" Pour de la terre ordinaire, vous " avez bien fait, cher père, d'en met- " tre dans votre fumier ; et quant à " celle que vous avez tirée de dessous " vos pavés ; c'est un excellent en " grais."

" Le fumier de marne que vous " trouverez, quand vous viderez vos " étables est aussi excellent, comme " la science et l'expérience le prouvent. "

Il y eut ensuite un moment d'arrêt, pendant lequel Routineau se moqua des prétendus contradictions des *gens de science.* M. Martineau lui répondit :

—Mon cher Routineau, vous autres simples cultivateurs, vous ne pouvez pas avoir le savoir des gens qui se consacrent à l'étude et qui font faire des expériences par d'habiles cultivateurs ; s'il ne les font eux-mêmes. Et quant ces hommes d'études et d'expérience, vous disent : Telle chose est bonne, elle est même excellente ; elle a été essayée dans tel ou tel endroit, et elle a parfaitement réussi ; il y aurait au moins témérité à ne pas l'essayer en petit, pour se convaincre si ces savants ont tort ou raison. Et là dessus, M. Martineau continua la lecture de la lettre.

" Depuis quelques jours, notre " professeur nous donne des leçons " sur les *assolements.* Lorsque les " leçons seront terminées, je vous " écrirai, mon bon père, et je suis sûr " que vous écouterez les sages con- " seils qui se rencontreront dans le " cours de ces leçons. "

—Et voilà tout ce que Marcel avait à nous apprendre, dit Routineau. Ça valait la peine de faire tant de *train* pour si peu !

—Mais, il me semble, qu'il y en a bien assez pour une fois, reprit M. Martineau, et je suis sûr que Progrès n'a plus envie de mettre de la marne dans son fumier.

—Oui, vous avez raison, dit Progrès, et quoique j'aie guère de savoir, je vois bien à présent pourquoi Marcel dit que la marne gâte le fumier, et que le fumier fait du bien dans les terres marnées ; c'est que, pour que le fumier fermente bien dans le tas, il faut qu'il conserve une certaine humidité que la marne lui enlève, tandis qu'elle l'aide à profiter au blé en réchauffant et divisant nos terres froides où le fumier est comme noyé une partie de l'année.

—Tenez, Jean, dit Routineau, vous avez beau dire, je ferai d'aussi bonnes récoltes que vous, avec tous ces embarras là, et vous verrez que les terres que vous m'avez vendues donneront abondamment cette année, avec le labour que j'y ai fait et vû encore le temps prolongé depuis lequel elles ont été semées.

Après le départ de Routineau, M. Martineau dit à Progrès :

—Eh ! bien, père Progrès, qu'en dites-vous ? Voilà vos étables en ordre, si vous profitiez du beau temps pour porter de la marne sur vos terres froides :

—Oui, mais j'ai mes bruyères à couper.

—Eh ! bien, dit Marguerite, donne-les à couper à ces pauvres gens qui ont tant besoin de gagner leur vie ; et toi, fais ce que te conseille M. Martineau. D'ici au printemps prochain, la marne aura le temps de faire son effet ; il faut toujours essayer.

—Oui, respectable voisin, dit Eléonore, vous ne pouvez faire mieux que de suivre les conseils de Marcel. Ses lettres vous seront très profitables, si elles continuent de vous faire part des leçons qu'il reçoit.

—Allons, s'écria Progrès, puisque c'est l'avis de tout le monde, mettons-nous à l'œuvre, si je fais mal, on ne pourra toujours pas s'en prendre à moi seul.

On décida qu'on écrirait tout cela à Charles, afin de ne rien faire sans qu'il en fut prévenu ; mais on était convaincu d'avance qu'il serait de l'avis de son frère.

Pour la *Semaine Agricole.*

De la nécessité d'améliorer le sol.

Le Bas-Canada, au su de tous ceux qui l'habitent, est en partie couvert d'un sol d'une fertilité remarquable. Les récoltes si abondantes recueillies pendant un très grand nombre d'années sur les terres défrichées par nos ancêtres, celles que nous retirons des champs nouvellement ouverts à la culture, sont des preuves incontestables de la richesse de notre sol.

A coté de cette vérité palpable, voilà un fait que nous sommes forcés d'avouer en toute humilité. On a souvent abusé de la richesse de nos champs, on les a mal exploités, on les a épuisés presque partout. Qui niera ce fait ?

Trente-huit années se sont à peine écoulées depuis l'époque prospère où le blé nous venait en si grande abondance que nous pouvions en transporter en quantité considérable, sur les marchés de la vieille Europe. Mais comme nous sommes loin de ce temps fortuné ! En effet, si quelques champs ont échappé à la ruine générale, ils sont rares et ne produisent plus que de maigres récoltes qui paient à peine les travaux de culture. Et aujourd'hui, pour procurer le pain de la famille, nous sommes obligés de recourir aux établissements nouveaux ou aux pays étrangers.

Le blé n'est pas le seul grain dont la production a considérablement diminué ; les autres céréales et les plantes fourragères ont aussi souffert une diminution dans plusieurs localités.

Maintenant, qu'elle est la cause d'un changement aussi déplorable ? Tout homme, tant soit peu observateur, est forcé d'avouer que le cultivateur est la cause de tout le mal, et qu'il a, quoiqu'involontairement, épuisé un sol qui aurait été inépuisable, s'il avait été traité convenablement.

Oui, les cultivateurs ont ruiné leurs champs, ils leur ont enlevé, par une suite prolongée de récoltes épuisantes, les principes de vie que la Providence leur avait confiés, pour les communiquer aux plantes. Pour comble d'imprudence, tout en exigeant outre mesure de ces champs, on leur a rien donné en retour pour ne réparer leurs forces.

Personne ne l'ignore ; la presque totalité des cultivateurs, se sont contentés de marcher sur les traces de leurs devanciers, dans la pratique. Qui s'est même donné la peine de chercher la cause de la stérilité, quand elle est devenue si lourde pour nous et visible aux yeux de tous ? Et quand des hommes éclairés, qui consacraient leurs veilles à l'étude des phénomènes de la végétation, afin de l'aider dans le travail qu'elle exécute à notre profit, nous ont avertis, n'a t-on pas été jusqu'à rejeter avec mépris leurs sages conseils ? N'a-t-on pas même ri au nez de ceux qui s'efforcaient de nous faire adopter les systèmes les plus rationels et que la science indique et que l'expérience des anciens pays consacre ?

Quelle a été la conséquence d'une pareille conduite de notre part, et de notre attachement aveugle à une routine si fatale à l'agriculture ?

Jetons les yeux autour de nous, parcourons les divers rangs de nos paroisses, demandons qui possédait telle terre, telle autre, etc., il y a vingt, vingt-cinq, trente ans ? On nous répondra : cette terre a changé de propriétaires deux à trois fois, depuis quelques années. Les premiers maîtres ont été malheureux, leurs récoltes sont devenues mauvaises et elles ne suffisaient plus aux besoins de leurs familles ; et ainsi, ils ont été forcés de vendre.

Que de malheureuses familles sont dans les conditions les plus déplorables, après avoir été propriétaires de trois à quatre arpents de terre, en largeur, sur une profondeur de trente arpents et plus, d'un sol dont la fertilité avait procuré l'abondance à leurs ancêtres.

Si on franchit la ligne qui nous sépare de nos industrieux voisins, si on pénètre dans leurs boutiques, dans leurs sombres et infectes usines, combien de malheureux compatriotes